

André Chabroud, Saint Georgeois de naissance, sait mieux que quiconque évoquer le Saint Georges des années 40, avec les personnages pittoresques du village.

LA LUMIÈRE ET L'EAU

Depuis le début du siècle, notre village a connu des révolutions paisibles. Elles ont modifié sa morphologie, son visage et son expression. Elles ont transformé beaucoup plus profondément encore son « caractère ».

Un ensemble de faits et un concours de circonstances expliquent les métamorphoses qui apparurent au fil des jours au niveau des contextes humains, sociaux et économiques de la commune ou de la physionomie du village.

Saint Georges était, jusqu'au début des années trente, un gros bourg essentiellement paysan, toute la population « complémentaire » d'artisans et de commerçants vivait le plus souvent des besoins de la paysannerie ou accessoirement, des ressources de la terre. Commerces et ateliers travaillaient pour et avec les paysans.

Boulangers, bouchers et charcutiers recycloient les produits des exploitations agricoles.

Les corporations des « outilleurs » de l'agriculture étaient bien représentées. Le village chantait et résonnait de l'activité de 2 forgerons, 2 charrons, 2 tonneliers, 1 bourrelier, accompagnés par 3 menuisiers, 4 ou 5 maçons et 3 plombiers zingueurs.

Quelques industries de transformation complétaient ce bourdonnant artisanat. La fromagerie s'abreuvait aux sources laitières des pâturages, la scierie s'alimentait des essences de la région.

La vitalité du commerce était remarquable. Jusqu'à la dernière guerre, on ne comptait pas moins de 6 à 8 épiceries, 2 boucheries, 2 à 3 charcuteries, 4 boulangeries pour servir la faim de moins de 1 500 personnes. Gantier, chapelier et « tulliste » distribuaient aussi des travaux à domicile pour les femmes.

Mais après quelques décennies, les ondes de la révolution industrielle de la fin du XIXe siècle finirent par se propager dans les milieux ruraux. Peu à peu, les progrès de la technique permirent la mutation des moyens. Les conditions de travail des Saint Georgeois, leur mode de vie, l'économie du pays se transformèrent et le rapport des diverses catégories de la population en fut notablement modifié.

L'électrification et l'adduction d'eau courante furent les deux facteurs essentiels d'évolution du premier quart du XXe siècle.

L'électrification bouleversa la vie du village. Pendant les périodes hivernales, matin et soir, les travaux de la ferme s'effectuaient dans l'avare lueur des lampes tempêtes. Les repas du soir et les soirées se nimbaient du halo chétif des lampes à pétrole, ou des « cheluts » à l'huile.

Les réseaux électriques s'installèrent et soudain, une clarté inhabituelle fit surgir de l'obscurité les coins les plus sombres des habitations, des étables, des fenils et des granges.

L'éclairage public délivra les rues de l'épaisseur des nuits et éteignit à jamais les poétiques processions de lumignons, tremblotant dans les losanges vitrés des lanternes, lucioles anémiques dont s'éclairaient les noctambules qui allaient « veiller ».

Les « veillées », joyeux rassemblements animés de bavardages, de rires et de chansons, abreuvés de vin doux, régalés de châtaignes et de noix au moment des « mondailles » meublaient les temps morts des longs soirs d'hiver.

Apparurent aussi les premiers moteurs électriques chez les artisans, et sur les machines à coudre des « modistes », chapelières et gantières. Après l'électricité, l'eau courante fit son apparition à Saint Georges en 1928, amenée à grand renfort de tuyaux de fonte des coteaux de Molèze, sur la commune d'Artas, et après de rudes controverses.

Les uns, ignorant la vertu des vases communicants prétendaient que cette belle eau ne parviendrait pas à « monter » la côte de l'Amballon. Les autres hurlaient « au fou », terrorisés par le montant des investissements. Songez qu'à l'époque, chacun allait « tirer » son eau au puits et la transportait pour tous les besoins et tous les emplois : ménage, hygiène, et très souvent en hiver pour abreuver le bétail. A cette époque l'hygiène n'était pas l'usage prioritaire !

Moins de dix puits très profonds, à treuil ou à pompe à godets, souvent éloignés des fermes et des habitations, étaient éparpillés dans tout le village. Ils avaient, par quartiers, leurs habitués, leurs clients, tenus de se cotiser pour financer le remplacement de la corde du treuil quand le seau plein risquait de rester au fond.

Mais contre vents et marées, les tranchées furent creusées au pic et à la pelle par des terrassiers locaux et des équipes d'ouvriers italiens temporairement immigrés qui, le soir jouaient, dans leurs cantonnements obscurs, des airs de leur pays sur leurs harmonicas nostalgiques.

Enfin, elle fit une apparition très attendue mais quelque peu tardive. Les élèves des écoles, rassemblés sur la place du village pour recueillir et admirer la première goutte, rompirent les rangs en fin d'après-midi, dépités ou rigolards. L'eau capricieuse mais fraîche et limpide ne balbutia ses premiers glouglous que le lendemain. Mais quel événement ! Elle jaillit aux bornes fontaines, aux robinets sur les éviers, devant les ménagères émerveillées, dans les abreuvoirs et aussi au bec du lion de la fontaine monumentale, trônant majestueusement au centre de la place. Pour la plupart, les puits furent occultés, car ils gênaient parfois la circulation dans les « charrières ». Peut-être le regrettons-nous aujourd'hui, quand le cachet des vieilles choses est si particulièrement prisé.

L'ÉVASION

Il est impossible d'effectuer ce retour au passé sans tirer de l'oubli un disparu fameux : le train. Son entrée en scène chuintante et sifflante datait du début du siècle. En fait, il s'agissait d'un tramway nommé « Tram » ou « Tacot » qui reliait à quinze à l'heure de moyenne, Lyon à Saint-Marcellin, en soutachant interminablement de sa voie étroite routes et chemins, en égrenant ses gares dans les localités, et semant çà et là ses postes de ravitaillement en eau. Il gravissait en lacets la côte de Lafayette. Lorsque la pente était trop rude pour la charge, l'opération s'effectuait parfois en plusieurs épisodes et tronçons.

Pittoresque équipage, digne de ses confrères des westerns, qui eut lui aussi ses heures de gloire, avec le « train de la soie » alimentant Saint Georges, les régions de Saint-Jean-de-Bournay et de La Côte-Saint-André, avec le « train des obus » qui approvisionnait le champ de tir de Chambaran.

Il eut aussi ses sommets folkloriques. Le chef de gare de Saint Georges chasseur confirmé, élevait dans des cages, autour de la station, toute une ménagerie d'animaux prédateurs, renards, fouines, putois, furets et belettes et aussi des oiseaux. Et plus particulièrement des merles qui, pasticheurs talentueux, eurent vite appris à imiter le sifflet de leur geôlier donnant le signal du départ au convoi. La légende locale mentionne qu'à de nombreuses reprises, le train s'ébranla au coup de sifflet malicieux des merles du chef de gare. Quoi qu'il en soit, ce « Tacot » brisa le splendide isolement du pays. On allait à Lyon ou à La Côte-Saint-André en presque moins de deux bonnes heures d'horloge si toutefois les « pauses canon », indispensables aux mécaniciens mâchurés pour honorer les différents bouchons du parcours, se situaient dans la norme. Le « Tram » fut pendant longtemps une attraction locale qui fit accourir chaque jour à la gare la foule des habitués, friands du spectacle toujours renouvelé de son passage. Plus progressivement, l'automobile qui existait en quelques exemplaires seulement en 1925, devint aussi un agent d'évasion, agent redouté à ses débuts.

La première voiture déboulant à 25 à l'heure dans les rues du village fit dire à un Saint Georgeois, dans son patois sonore et coloré, nuancé d'une pointe de superstition :

— *Venez voir la voiture de M. Guérin qui avance sans chevaux.*

Le véhicule pétaradant semait la peur. Bêtes et gens se garaient prudemment hors de portée des caprices de cet engin à l'humeur fantasque que contrôlaient à grand-peine, et à grands

coups de klaxon des conducteurs arrogants. Bientôt ces moyens exceptionnels pour l'époque se banalisèrent. On n'y pensa pas plus que s'ils avaient toujours existé...

LES « FABRIQUES ET L'EMPLOI »

Ainsi va la vie. Au cours des décennies, entre 1920 et l'après-guerre un autre événement fut à l'origine des mutations majeures dans la vie économique du pays, et d'une conversion progressive sur le plan humain.

Entre 1920 et 1930 s'implanta l'usine Varenne. Elle employa au tissage de la soie plus d'une centaine d'ouvrières, tisseuses, ourdisseuses, tordeuses et une vingtaine de gareurs, personnel de maintenance et d'entretien.

Elle modifia la condition sociale d'une partie importante de la population. Auparavant, les hommes et les femmes qui n'étaient pas agriculteurs, fermiers, artisans ou commerçants n'avaient qu'une alternative : aller travailler dans les usines citadines ou louer périodiquement leurs bras, soit pour effectuer les travaux saisonniers, soit dans les quelques entreprises très artisanales de la commune. La garantie de l'emploi et des ressources était aléatoire, la couverture sociale inexistante. Certaines familles s'installaient à demeure dans une véritable misère. Les salaires étaient loin d'être normalisés et les horaires à l'avenant. Les entreprises comme l'usine Varenne, qui devint ensuite l'usine Dubois tirèrent avantage de cet état de choses pendant une certaine période. Dès que la concurrence étrangère hors frontière se manifesta, avec ses prix de revient hautement compétitifs, accompagnée par l'avènement des produits synthétiques, l'usine Dubois cessa son activité, en même temps que ses homologues de la région, donnant ainsi un goût des conséquences de la crise que nous vivons actuellement.

L'entreprise changea de mains et d'objectif. Maintenant l'usine Piolat fabrique du matériel d'impression sur étoffes. Mais le coup d'envoi était donné. L'usine Chabroud commença son développement, les transports Rigard s'agrandirent. Malgré cela, à cette époque beaucoup de Saint Georgeois, embauchés dans l'industrie ou dans l'administration, quittaient leur village pour aller travailler en ville : l'exode rural bien connu.

La guerre de 1939-1945 survint. La situation évolua pour plusieurs raisons.

L'absence des prisonniers et les départs au travail obligatoire en Allemagne se traduisirent par un manque de main-d'œuvre. Les hommes en âge de travailler eurent le souci de se soustraire au STO. Ces circonstances occasionnèrent un afflux important de personnel dans les entreprises de la banlieue lyonnaise. En particulier aux usines Berliet. Le recrutement de cette main-d'œuvre rurale rendit nécessaire la mise en place de transports de personnel qui couvrirent bientôt de leurs réseaux les départements du Rhône, de l'Ain et de l'Isère. Et les valets de ferme, les fils de paysans dont l'exploitation risquait d'être condamnée par un morcellement entre les membres de la famille se transformèrent en ouvriers spécialisés, tourneurs, fraiseurs, forgerons, fondeurs, monteuses ou chauffeurs chez Berliet, à l'Unité Hermétique ou à l'industrie de caoutchouc souple.

Dès l'après-guerre, d'autres conséquences très diverses se manifestèrent. La main-d'œuvre abondante et « facile » se fit rare et plus exigeante. Les salaires s'ajustèrent à ceux que percevaient les Saint Georgeois dans les firmes lyonnaises ou banlieusardes. Les transports de personnel stabilisèrent l'exode rural. Plus tard, la surpopulation, l'encombrement des villes et la pénibilité de l'existence citadine amorcèrent le reflux. Les ouvriers, techniciens et cadres restèrent ou revinrent au pays. La vulgarisation de l'automobile fit le reste. Employés et fonctionnaires les imitèrent, et tous s'établirent dans les vieilles demeures ou construisirent leur maison. Les structures de la population se modifièrent. Les facilités accordées à l'accès à la propriété ouvrirent la voie à l'urbanisation. Le village changea de visage, débordant de ses frontières habituelles par ses nombreux lotissements. L'équilibre numérique des catégories de population en fut aussi dérangé. La proportion de paysans, commerçants, artisans fut réduite par rapport à celle des salariés, ouvriers, employés ou fonctionnaires. Certaines entreprises locales firent appel à la main-d'œuvre étrangère, jusqu'alors inconnue à Saint Georges en dehors de l'époque de l'adduction d'eau. Et encore ne s'agissait-il en

l'occurrence que d'un apport temporaire. Les Nord-Africains, Portugais et Turcs apportèrent une touche d'exotisme aux images habituelles de notre village.

SAINT GEORGES DES ANNÉES VINGT

Vers 1920, l'emprise au sol de Saint Georges s'inscrivait approximativement dans un périmètre limité aux voies qui ne furent baptisées qu'au cours des années quatre-vingt : l'avenue de la Gare et du Stade, la place de l'Hôtel de ville, le Château, le Terreau, prolongé par « la combe » devenue la place Maître Jacques, le Fond-de-Ville, les rues du Mézet, de Verdun et de l'Église, et la rue de Péranche.

Les Saint Georgeois les plus âgés se souviennent des « charrières » caillouteuses bordées, le long des trottoirs et des murs, par des rigoles pavées de galets ronds où circulait et croupissait une eau malsaine. A l'angle des maisons qui serrent encore aujourd'hui les écailles de leurs toits bancals dans un désordre bon enfant, de gros rochers, les « bute roues » protégeaient les angles des façades des agressions des véhicules. « Charrières » ou « ruettes » accueillantes aux bruits de l'époque : chars et charrettes de bois, de foin, de gerbes, roulant dans le hoquet de leurs immenses roues cerclées de fer, et le couinement d'une « chambrière » indifférente, se balançant à l'arrière, accompagnant le pas sonore et cadencé des attelages de chevaux, ou la foulée plus souple et plus feutrée des bovins sous le joug.

Les troupeaux qui allaient au pâturage le matin, rentraient à midi, et repartaient lorsque la chaleur était tombée en empruntant les rues du village, accompagnés d'un chien berger, d'un ballet de chèvres et d'un jeune pâtre, ou souvent de la fermière elle-même, son fouet à la main, son « pliant » de toile et de bois au bras, et un sac ventru renfermant tous les menus travaux de couture ou de tricot à faire au pâturage.

De-ci de-là, des bruits familiers de l'artisanat au travail. Mélodie primitive faite du tintement des enclumes sous le rebondissement des marteaux allègres de Bizet et Leriche, forgerons et maréchaux-ferrants, dans cette odeur de corne brûlée et de crottin qui flottait sur la place Edmond Budillon et la rue de la Forge ; des chocs rapides et syncopés des maillets et des poussoirs qui descendaient les cerceaux de bois ou de métal sur le ventre des barriques, dans les échoppes de Camille Escoffier dit « Cabert » et de Gabriel Vireton ; des rabots, varlopes et dégauchisseuses des menuisiers Laverlochère, Audoul et Thomas dont les ateliers fleuraient bon la sciure et le copeau frais ; des maillets sur les ciseaux à bois des charrons Lapeyre et Exaltier ; du grésillement parfumé du café secoué que brûlaient les épiciers Bouvier et Laverlochère ; du ronronnement agacé des machines à coudre qui enroulaient les spirales de pailles tressées des chapeaux de Mathivet ou cousaient les manchettes et les doigts des gants de Lucien Vigne. Et le son mat des marteaux sur les cuirs à brodequins des cordonniers, les « bouifs » Rozet père et fils, Jean Boyet, Chalou et Marius Odet.

Dès potron-minet, le réveille-matin des ramasseurs de lait, Martin père et fils, rue Grassolière et Justin Fangeat, place Edmond Budillon, tintinnabulait au gré du chargement des bidons vides sur les camionnettes ou les chars à bancs destinés à la collecte quotidienne dans les fermes. Chaque semaine, fusant des arrière-cours des charcuteries Odet ou Pernet, les cris désespérés d'un malheureux cochon qu'on égorgeait sans ménagement pour confectionner des splendeurs charcutières appréciées même des Lyonnais, réputés orfèvres en la matière. Les auteurs de cette symphonie laborieuse arrêtaient parfois leurs bras pour respirer un instant l'air de la rue et échanger quelques mots avec le passant ou accompagner le départ de leur client.

Et l'on voyait apparaître le père Clopin avec son tablier, son « devantier » de bâche noire et de cuir brun, sur le seuil de son atelier de bourrelier. Il devisait un moment avec Michel Rostaing, le boulanger, tout enfariné sous son gilet de flanelle, installé chaque matin vers 9 heures sur son trottoir pour le casse-croûte pain frais saucisson-fromage. Plus haut, en suivant la pente de la rue, Louis Baux allait rincer à la pompe à godets l'énorme serpillière au long manche, toute culottée de cendres, celle qui nettoyait la sole de son four à pain, après chaque fournée. Puis Camille Escoffier, le tonnelier, avec son air grivois, sa casquette sur l'oeil, ses moustaches gauloises, son tablier de cuir sur son pantalon d'ouvrier du bois, typé comme un

santon, roulait sa « cibiche » de gris avec son index qu'un coup d'outil malheureux avait amputé de trois phalanges.

Et des séquences dignes de Pagnol fleurissaient quand, au gré de ses « tournées » dans le village, passait Pierre Payan, démarcheur à domicile et représentant des « Dames de France ». Pierre offrait aux ménagères des étoffes pour habiller petits et grands et aussi un choix de vêtements sur catalogue. Le prêt à porter n'avait pas encore conquis nos campagnes. On « faisait faire » par l'artisanat local de couturières et de tailleurs. Pierre parcourait les « charrières », explorant chaque maison, à la rencontre de ses clients qui étaient aussi ses amis. Il trimbalait avec désinvolture sur son épaule droite, son baluchon de tissus proprement emballé dans une toile cirée noire, ficelée en croix d'un solide cordeau de sisal qu'il nouait à chaque présentation et relaçait soigneusement après avoir reconstruit patiemment son colis, même si rien n'avait été vendu.

Arrivée du train, ce petit train, le « tram » comme on l'appelait, était un personnage, une image d'Epinal. Les tramways ouest du Dauphiné (les TOD) en avaient fait une vitrine pittoresque, avec sa locomotive échappée d'un dessin de Walt Disney, son tender caisse à charbon et ses mécaniciens arrogants dans leurs bleus de chauffe, avec leurs foulards à carreaux, sous leurs casquettes bizutées. Les wagons de voyageurs et de marchandises suivaient cahin-caha, en un méli-mélo capricieux, en fonction de la vitesse motrice et de la pente de la voie, mais toujours, en petite vitesse, même à la descente, en raison d'un freinage indigent. On mettait presque deux grandes heures d'horloge pour se rendre de Saint Georges à La Côte-Saint-André, performance favorable au contact des voyageurs. On embarquait avec des inconnus, on arrivait avec des amis.

Et en nocturne, si le vent du nord s'y prêtait, on entendait ahaner dans la côte de Lafayette le « train des obus », bourré de munitions à destination du champ de tir d'Artillerie de Chambaran. Les chevaux-vapeur refusaient souvent la charge dans les « lacets » de Lafayette, et les roues motrices perdaient leur adhérence sur un rail trop pentu. La machine s'emballait, le régulateur en perdait ses boules, pistons et bielles s'accéléraient jusqu'au plaisir suprême d'une vitesse illimitée, qui se terminait en syncope.

Les mécaniciens décrochaient alors la moitié de la rame, et hissaient jusqu'à la gare de Saint Georges un convoi raccourci, mais fiérot tout de même. Et on s'en retournait tranquillement atteler le restant qui attendait son tour au bas de la pente, pour reconstituer le fringant équipage.

Passons sous silence les sommets folkloriques de son histoire, déjà évoqués dans ce bulletin, en même temps que ses pérégrinations laborieuses, sur son itinéraire champêtre de Lyon à Saint Marcellin, et revenons nous rafraîchir au pays.

Pas d'eau courante ou de fontaine. Aux coins des rues ou dans les espaces morts, des puits profonds de cinquante mètres. Leurs architectures diverses et leurs toitures branlantes abritaient un treuil à main, ou une pompe à godets dont la grande roue faisait office de volant et la joie des écoliers que nous étions. On tirait du puits l'eau nécessaire à la population mais aussi pour abreuver les animaux. Les paysans transportaient les seaux pleins sur 50, 100 mètres et plus parfois, à l'aide d'un balancier de bois tordu adapté au travers de leurs épaules. Il en fallait de cette eau fraîche pour éteindre la soif d'un troupeau de vaches laitières. Certaines fermes du village et celles des « écarts » avaient souvent leur puits particulier.

Pendant la belle saison, les bêtes s'abreuvaient matin et soir au Terreau en rentrant du pâturage. Les puits du village étaient construits en maçonnerie grossière couverte de mousses, de lichens et de fines fougères à l'intérieur de l'orifice, au bord duquel nous nous penchions pour voir le seau arriver en bas et faire éclater d'un « plaf » retentissant le miroir de la nappe liquide pour peu qu'on ait lâché intentionnellement la manette du treuil afin d'accélérer dangereusement la descente. Chansons oubliées du treuil qui enroule la corde, accompagnées des chuintements lointains des éclaboussures échappées du seau, des cliquetis et des grincements de la chaîne d'extrémité et de son énorme mousqueton, raclement du fond du récipient de tôle galvanisée ou de fer-blanc sur la margelle usée par la soif de générations de Saint Georgeois. Il fallait de temps en temps changer la corde usée toujours jusqu'au dernier toron. Souvent quand un seau était resté au fond du puits, les usagers se

cotisaient pour acheter la corde neuve : cette opération engendrait d'interminables palabres pour aboutir à une répartition équitable de la dépense.

Cette pénurie d'eau potable donnait toute son importance au petit étang du Terreau, lieu privilégié où s'exerçait à longueur de journée la verve, à la fois acérée et inoffensive, des lavandières. On les appelait les laveuses. Elles faisaient profession d'effectuer, pour le compte des gens aisés ou trop occupés et à des tarifs d'époque, les rituelles et harassantes « buyes » autrement dit : les lessives. L'opération débutait à leur domicile, dans la lessiveuse classique, sur le fourneau ou le feu de bois sous le trépied de fer. Le « décrassage » n'exigeait que peu d'eau, pourvu qu'elle soit chaude et additionnée de cristaux de soude et d'un soupçon d'eau de javel. Savon de Marseille, huile de coude et brosse à chiendent faisaient le reste. Mais le rinçage s'effectuait au Terreau. Chaque laveuse amenait à pied d'œuvre sa brouette de linge et s'agenouillait dans son lavoir individuel, entreposé la plupart du temps sous le hangar de la ferme voisine de Jean Odet. Ce « banc » formant un caisson garni d'une épaisseur de paille protégeant les genoux, se prolongeait en pupitre d'une planche à laver plongeant dans l'eau douteuse. A la manière des pêcheurs qui de leur pirogue font s'épanouir leurs filets, les laveuses savaient d'un geste bref, déployer leur linge sur l'eau, le secouer en zigzaguant et le ramener ruisselant sur leur pupitre pour le tordre de leurs pauvres mains boursoufflées et détrempées. Se déclenchait alors le staccato forcené des battoirs. Les « batillons » rageusement manœuvrés, dont les claquements ricochaient sur l'eau verte, réveillant l'écho narquois des berges de l'étang et résonnant jusqu'à la place du village.

Que de peine, de fatigue, de courbatures, de dos perpétuellement douloureux, que d'heures passées à genoux pour ces courageuses mamans. Elles s'appelaient Léonie, Fine, Gustine ou Marie et n'avaient d'autre recours que de s'épuiser à ces tâches ingrates pour aider le père à gagner le pain de la famille.

Mais quelle belle image et quelle musique, pour toujours enregistrées dans nos souvenirs, que ces lavandières, qui disputaient aux troupeaux altérés en quête d'abreuvoir, quelques mètres carrés d'eau claire et dont le bavardage autant que le tempo des battoirs faisaient fuir les canards et taire les grenouilles...

Plus tard, l'eau courante fit son apparition. Vers 1930, les laveuses et les ménagères bénéficièrent de l'installation du lavoir public, rue Sunière, avec une fontaine rococo peinte en noire, un bassin de lavage, un petit bassin de rinçage et des pupitres en pierre, à la hauteur idoine pour épargner les lombaires et les rotules.

Ce lavoir communal connaissait une belle affluence tant que les journées de froidure n'accrochaient pas leurs stalactites au bec de la fontaine. Le toit abritait de la pluie un petit monde babillard et les murs sur trois faces le protégeaient du vent du nord.

Là aussi les bavardages allaient bon train. La tribune des professionnelles s'était enrichie de nombreuses lavandières occasionnelles, gazetières et jaseuses redoutables, aussi habiles à tordre une réputation que le linge de leur corbeille. Souvent, leurs contemporains ne sortaient pas blanchis de leurs conversations. Peut-être est-ce pour cela qu'on ne les appelait pas les blanchisseuses mais les « laveuses ». Mais ces bavardages restaient anodins. Egrenés pour le plaisir de médire, ils étaient un rite, une coutume, accomplis sans intention maligne et jamais ils n'étaient pris au sérieux.

Le mercredi, à la nuit tombante, notre garde champêtre vidangeait et récurait les deux bassins. Ces piscines miniatures servaient aussi à nos jeux, en l'absence des adultes. Nous en sortions très souvent éclaboussés de la tête aux pieds, mais les points d'eau étaient trop rares dans le village pour que l'attrait de cette eau fraîche et profonde, parfois savoureuse, nous laisse insensibles. Après 1945, l'avènement de la machine à laver le linge et de l'essoreuse porta un coup fatal aux laveuses, au lavoir qui fut entièrement démoli, après un temps de service beaucoup plus éphémère que celui du Terreau, lequel fut aussi comblé ultérieurement.

Une autre image très typée, très vivante des « petits métiers » de jadis est celle du faucheur. Il loue sa force et son savoir-faire pour les travaux saisonniers. Au moment de la fenaison et de la moisson, il va à pied parfois jusqu'à Saint-Priest (25 km) le dimanche soir, avec quelques compagnons, pour faucher à partir du lundi matin, les toisons végétales de la plaine lyonnaise pendant toute la semaine. Il rentre toujours à pied, ou en faisant du stop calèche, le samedi soir à Saint Georges et recommence le lundi le cycle de ces journées harassantes qui font sa

semaine. Il dort dans la paille des granges, mange ce que son employeur lui donne, boit au goulot des « flasques » (gourdes) vêtues d'osier tressé, une eau tiède, additionnée d'un soupçon de vinaigre. Ses gains sont maigres, même s'il est le meilleur faucheur du pays. Il possède depuis son adolescence la meilleure technique pour affûter sa faux, en position assise, en la battant avec un marteau à bec qui lamine le liseré de la lame sur le tasseau d'acier fiché dans le sol, entre ses jambes étendues en V.

Il sait régler avec précision la position de la lame par rapport au manche. Il connaît la meilleure inclinaison à donner à son torse, la meilleure cadence quand, à la rosée du matin, il entame l'étendue mouvante des graminées fleuries et odorantes pour les coucher en andains réguliers, en balançant son outil comme un lent métronome, à la hauteur voulue par son adresse. La corne creuse accrochée à sa ceinture, contenant l'eau et la pierre à affûter, bat en cadence sa hanche gauche. Les coupes trop hautes sont interdites. Et le tranchant de la faux est ravivé à bon escient, d'un va-et-vient habile de la pierre, le manche de l'outil reposant au sol, le bras du faucheur appuyé sur la nervure dorsale de la lame. Ce mouvement fait naître et s'envoler le chant clair et aigret de l'acier dans l'air lumineux des matinées de juin.

L'art du faucheur et plus généralement les soins qu'apportent les paysans à entretenir la campagne, leur outil de travail, confèrent aux paysages une couche de coquetterie aujourd'hui disparue : prairies soigneusement rasées, haies taillées et redressées à coups de « goyarde » pendant les mois de l'hiver, vignes minutieusement désherbées, espaces morts entre cultures réduits au strict minimum. La pâture quotidienne des troupeaux entretient la moquette des pelouses tondues par les faucheurs de foin et de regain. Les chèvres font l'école buissonnière et broutent chaque jour les pousses indociles des haies. Les brebis et leurs agneaux nettoient les chaumes, les « étroubles » de blé, de seigle, d'avoine et d'orge. Cette campagne intègre des chemins qu'elle a tracés sur mesure, étroits, creux et tortueux, ravagés d'ornières et qui vagabondent au gré du relief et de la découpe des champs, des prés et des bois.

Parcours débordants de poésie, brodés de violettes et de primevères au printemps, de fraises des bois pendant l'été, dans un concert de chants d'oiseaux qui trouvent dans l'épaisseur des haies vives les cachettes propices à leurs amours et à leurs nids, derrière les guirlandes d'églantines, d'aubépines et de chèvrefeuille, ou les chapelets de mûres des ronciers et de fruits rouges des poiriers « Saint Martin. »

Les paysans vivent modestement et durement sur des exploitations de superficie réduite où chaque mètre carré a sa place, conception périmée aujourd'hui, l'agriculture s'étant faite extensive. Les bords des lopins inaccessibles à la charrue sont parfois retournés à la bêche. Notre campagne était un grand jardin un peu sauvage.

Maintenant, tous ces travaux de petit entretien et ces soins de culture intensive ne sont plus ni rentables, ni possibles avec le machinisme agricole. Et notre pays s'embroussaille sur les pentes où poussaient les vignes, dans les vallons accueillants où frissonnaient les peupliers. Les prairies sont des savanes où les herbes folles le disputent aux sainfoins, fétuques, ray-grass et autres graminées de choix. Les terres cultivées se hérissent des chicots du maïs et du tournesol, de la barbe mal rasée du colza, et des tignasses de blé ou de seigle « versés », oubliées par la moissonneuse-batteuse. Les vignes sont mortes, les haies de clôture arrachées, la poésie, les couleurs et les parfums de cette belle nature enfouis sous le goudron des chemins. Et si le paysan est moins malheureux, le poète en est peut-être affligé.

La fourche de bois à deux ou trois dents vient après la faux, et les faneurs, lents et souples, succèdent aux faucheurs. Les andains sont tournés et retournés en vaguelettes aérées afin que l'haleine des heures chaudes du jour les baigne de sa tiédeur. Si « la pénétrante odeur des foin coupés » d'Albert Samain s'exhale toujours aussi agréablement, ce labeur n'a rien du « batifolage » dont se réjouit Mme de Sévigné dans ses admirables lettres. Il faut traiter quelques hectares, sous un soleil de plomb, en forçant la cadence quand l'orage menace, et recommencer l'opération après avoir « acuché » c'est-à-dire mis le foin en meules, en « cuchons », quand ce précieux fourrage s'est mouillé.

Le foin bien sec s'en ira ensuite en charretées monumentales dont les « épaules » concrétiseront l'habileté ou trahiront la maladresse de l'homme qui aura construit le « voyage ». Oublions la tâche épuisante de celui ou de celle qui tire le large râteau à main afin de

récupérer les dernières brassées. Effaçons aussi les joies du stockage dans les « chapes », fenils toujours trop exigus, situés sous les tuiles brûlantes des toits, au ras des charpentes enguirlandées de toiles d'araignées vénérables et poussiéreuses qu'il faut atteindre jusque dans les recoins les plus mystérieux, tant la place est chère, pour tasser, pour « broyer » la provende du cheptel. La fenaison et les regains diaprés de trèfles violets, ocellés de lupins jaunes, sont le temps fort d'un printemps sur le déclin. Vient ensuite la moisson, moment solennel du plein été, les épis mûrs inclinent leurs têtes trop lourdes pour les tiges graciles, les teintes fauves des céréales s'éclairent des étoiles bleu cobalt des bleuets et des cocardes pourpres des coquelicots. Sur l'épaule des faucheurs les faux, battues avec soin et équipées spécialement de leurs larges griffes cueilleuses d'épis, s'en vont vers la houle des champs de blé, de seigle, d'avoine, d'orge ou de sarrazin.

Adroitement maniée, la pierre à huile fait naître, en les affilant, leur plainte musicale dans la touffeur des jours torrides de juillet. Les épis fauchés, cueillis par la griffe, se rangent en rideau épais contre ceux qui restent encore sur pied. Les femmes, les jeunes, garçons et filles suivent penchés, pas à pas rassemblent les épis en javelles sur leurs genoux, par larges brassées, déposées ensuite sur des torons de paille tressés en croix. Les gerbes sont alors liées. Les ceintures de paille torsadée s'engagent, se nouent et se verrouillent au moyen d'une cheville de bois poli, de la taille d'un plantoir, manipulée d'un geste harmonieux, qui semble animé d'une virtuosité magique.

Mais ces javelles renferment les griffes sournoises des chardons et autres herbes épineuses. Le soir venu, les bras mis à vif jusqu'au sang, les ramasseurs extirpent de leur épiderme torturé de douloureux arpillons.